



Jean-Jacques Nguyen
Les Visages de Mars



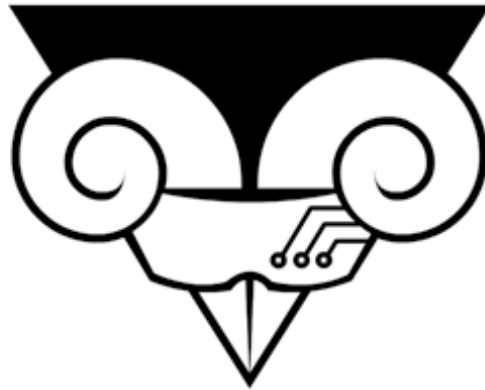
Les Visages de Mars

Jean-Jacques Nguyen



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béal'

Ouvrage publié sur la direction de Gilles Dumay.

ISBN : 978-2-84344-191-2

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : avril 2011

Version : 1.0 — 10/04/2011

Illustration de couverture © 1998, Jean Tag

© 1998, Le Béal', pour la première édition

© 2011, Le Béal', pour la présente édition

Ce plaisir-là...

Préface de Serge Lehman

Si je pouvais, je m'incarnerai à trois ou quatre cents exemplaires et j'enverrais mes corps dans toutes les librairies de France où ce livre est mis en place.

Chacun de mes Moi recevrait une liste de consignes simples : profiter d'un moment d'inattention des vendeurs pour se glisser dans les rayons, se rouler en boule autour d'une pile de *Visages de Mars* (en piétinant les titres concurrents), attendre le passage du client et là — crac ! — surgir tout à coup comme un cobra au milieu des bouquins, braquer un fusil d'assaut sous le nez de l'imprudent en criant un truc du genre :

ACHÈTE CE LIVRE, MEC. TU VAS ADORER !

À ce tarif-là — dix ventes forcées par jour dans chaque boutique —, il suffirait d'une semaine pour propulser le nom de Jean-Jacques Nguyen dans la liste des best-sellers. Entre-temps, le bouche-à-oreille aurait pris la relève. Vous imaginez la scène ? Les bureaux locaux de France 3 Régions enverraient des reporters harceler les victimes :

PRESSE — Alors ? Il paraît qu'on vous a attaqué ?

LECTEUR — Oui... Un type mal rasé au rayon SF. Moi, je profitais de ma pause-déjeuner pour venir acheter la dernière novellisation d'*X-Files*. À la place, j'ai été forcé de prendre ça... (Le lecteur hagard brandit *Les Visages de Mars* en plein milieu de l'écran : excellent !)

PRESSE (déçue) — Mais... Vous n'avez subi aucun sévice ?

LECTEUR — Ah non. Et en plus, j'ai adoré le bouquin.

Il ne me resterait plus, alors, qu'à rapatrier mes corps. L'affaire serait dans le sac.

Ce serait beau, pas vrai ? Eh bien — croyez-le ou non — on n'a *pas le droit*, en France, de forcer les gens à acheter des livres. Enfin si, d'une certaine manière... Il existe, m'a-t-on dit, des circuits légaux. Il faut se faire *inviter* dans les émissions littéraires. Il faut *expliquer* pourquoi ce qu'on a écrit est génial. Il faut attendre que le cadreur veuille bien *montrer* le bouquin — en général, en incrusté sur un élégant fond sable. Mais avec une arme, c'est interdit. Me voilà donc coincé ici, à la page 8. Si je pousse un peu, j'arrive à soulever la couverture du bouquin de quelques millimètres. Bon, je suis effectivement en pile, dans un coin de la librairie. Et il y a plein de gens qui filent vers le rayon *X-Files*. J'essaie d'attirer leur attention. Je gesticule, je vocifère, je crie... Mais sous la couverture, on m'entend à peine :

ALLEZ, FILLES ET GARS, ACHÉTEZ CE LIVRE, QUE JE PUISSE RENTRER CHEZ MOI...

J'en déduis que le rôle d'un préfacier n'est pas de pousser les ventes, mais plutôt de confirmer le lecteur dans son choix. Or, ça, c'est quelque chose dont Jean-Jacques Nguyen n'a nul besoin. Parce qu'il est — avec Sylvie Denis —, le meilleur nouvelliste de la jeune génération SF. Je sais déjà comment les choses vont se passer. Vous allez lire *Les Visages de Mars*. Dans l'ordre, ou au hasard des textes, suivant votre tempérament. Mais dans l'un ou l'autre cas, ces neuf nouvelles vont vous combler d'aise. Une fois tournée la dernière page, vous reviendrez sans doute en arrière, savourer en seconde lecture le ou les récits qui vous auront marqué. Et puis, vous rangerez le livre dans vos étagères, non sans avoir jeté un ultime coup d'œil à la belle couverture de Jean Tag. Et comme deux ou trois mille personnes en France, vous pousserez un

soupir mélancolique en maudissant l'auteur de ne pas avoir écrit davantage. Eh ! C'est qu'ils ne sont pas si nombreux, ceux qui savent vous offrir *ce plaisir-là*...

Voilà qui nous ramène mécaniquement à notre point de départ. Nguyen a choisi la voie étroite. Jusqu'ici, il n'a publié que des nouvelles (une trentaine en dix ans : pas énorme, mais pas négligeable non plus). Ses fans le pressent de passer au roman. Il y songe. Il va s'y mettre. Il promet). Et en attendant : il apprend.

Ça suppose une certaine force d'âme. Comme tous les auteurs lancés au début des années 90, Nguyen a subi de plein fouet l'absence de revue professionnelle — cet humus sans lequel la SF s'étiolle et finit par suffoquer. Mais il s'est obstiné. Il a mis à profit sa passion originelle pour Lovecraft et a pris d'assaut les publications amateurs consacrées au solitaire de Providence¹. Par la suite, sa maîtrise croissante de la forme courte lui a permis d'investir d'autres supports, et de raconter des histoires plus personnelles : la croisière jaune hallucinatoire de *Rêve de Chine*, *Nos anges sont de fiel* et son moyen-âge improbable, *Swing*, *puzzle*, *Harlow* et sa confrontation du Hollywood légendaire et d'une horreur cthulhienne. Lorsque Gilles Dumay a créé la série d'anthos annuelles *Destination Crépuscule* — dont on ne répètera jamais assez à quel point elles ont contribué à relancer la machine à fiction, en France, avant le grand retour des revues pros —, Nguyen était devenu un écrivain assez solide pour s'élancer sur des chemins habituellement réservés aux auteurs anglo-saxons : le space-opéra à grand spectacle et la *hard-science*. Écrire des romans ? Eh, les gars... Ça prend du temps et, dans la vraie vie, on bosse, on élève des enfants, on essaie de lire un peu, et d'aller au cinéma. Les nouvelles ont donc continué à tomber, les unes après les autres. Métaphysique cosmologique : *L'homme singulier*. Horreur informatique : *Sœur virtuelle*². Exploration interplanétaire : *Les visages de Mars*. Space-op' façon Jack Vance : *La limite de Chandrasekhar*. Aux chefs-d'œuvre de la période fanique sont venus s'ajouter de grands textes quasi classiques — publiés, cette fois, dans des conditions professionnelles. Le milieu SF a parfaitement rempli son rôle : à force de battre le tambour, le nom de l'auteur est remonté jusqu'à Paris. Dix ans après ses débuts, Nguyen est en excellente position pour publier son premier roman. Il dispose d'un noyau non négligeable de lecteurs ultra-fidèles, et les éditeurs attendent ses textes avec bienveillance. Les choix faits au début de la décennie ont payé. À présent, il est temps pour l'auteur d'engranger les premiers fruits de son succès.

Ce livre n'est qu'un début. Dès l'année prochaine, il sera suivi d'un deuxième recueil, plus « spatial ». Entre-temps, le fameux roman sera probablement paru — on l'espère, en tout cas. Pour Nguyen, ce n'est pas une simple question d'égo. Parce qu'écrire, c'est toujours courir contre le temps, taper la nuit, dans la cuisine, en repoussant les créanciers à grands coups d'épaule... Lire *Les Visages de Mars*, le faire lire autour de vous est la meilleure chose que vous puissiez faire pour aider Nguyen à aller encore plus loin. Couvrez-le d'or (ou, plus simplement, de droits d'auteur). Les histoires qui suivent, il était le seul à pouvoir vous les raconter. Le seul à pouvoir vous offrir ce plaisir-là...

¹ Il en a même fondé une, *Le Courrier d'Arkham*, qui s'est aussitôt imposée.

² Un texte qui sera repris dans le second recueil de Jean-Jacques Nguyen à paraître chez le même éditeur en 1999 : *La Limite de Chandrasekhar*.

Je sais, je sais : je m'égosille en pure perte. Coincé dans les pages de cette préface, personne ne m'entend à part vous — qui avez déjà acquis l'objet. Mais comme je vous l'ai dit, c'est avec Jean-Jacques et personne d'autre que vous vous convaincrez d'avoir fait le bon choix. Lisez-le, vous verrez... Mon boulot à moi est autrement plus compliqué.

Depuis le début, j'essaie de vous persuader d'acheter le livre une deuxième fois.

Serge LEHMAN

Rêve de Chine

Le texte qui suit est extrait d'un carnet retrouvé au pied d'un glacier de l'Himalaya en compagnie d'objets divers datant des années 30 : boîtes de conserve, lampes de radio, casques coloniaux, morceaux de tissu et de cuir. Tout porte à croire qu'il s'agit des vestiges de l'expédition organisée par le célèbre constructeur automobile Turpin-Audouard, même si à ce jour le glacier n'a rendu aucun corps. L'expédition, qui devait traverser le continent asiatique en autochenilles, disparut corps et biens au cours de l'été 1930 après qu'on eût perdu tout contact radio avec elle. Un an plus tard, André Citroën mettra sur pied sa fameuse « Croisière Jaune ». Les véhicules frappés du double chevron franchiront victorieusement le « Toit du Monde » en suivant exactement la même route que celle empruntée par la mission Turpin-Audouard. Mais Georges-Marie Haardt et ses hommes ne retrouveront jamais la moindre trace de leurs prédécesseurs...

altitude 4400

C'est incroyable, mais nous nous sommes égarés.

Une seule route relie Koragbal au col de Bourzil, une piste étroite et tortueuse qui s'accroche tant bien que mal aux pentes de l'Himalaya. Elle longe des précipices vertigineux et des ravins au fond desquels roulent des torrents gonflés par les pluies incessantes de ces dernières semaines. Nulle part nous n'avons rencontré de bifurcation, et pourquoi diable en aurions-nous rencontré ? Notre carte, fournie par les autorités anglaises, n'en signale aucune. Il est vrai qu'il faut se méfier des Anglais — ne se méfient-ils pas de nous ? Sans doute ne supportent-ils pas l'idée que ce soient des Français qui, les premiers, tentent de relier l'Inde à la Chine en automobile par la chaîne de l'Himalaya. Mais de là à nous fournir une fausse carte pour tenter de nous égarer... D'ailleurs, des bifurcations pour quoi faire ? Pour relier quels villages ? Il n'y a qu'une vallée, qu'une route, une seule façon d'aller de Ghilgit dans le Cachemire — la pointe septentrionale de l'Inde — à Kachgar qui est la porte de la Chine. Nous n'avons pu nous tromper. À aucun moment nous aurions pu faire fausse route.

Et pourtant, nous avons manqué le col de Bourzil. Il culmine à 4208 m, presque aussi haut que les plus hauts sommets des Alpes, or l'altimètre indique que nous avons atteint — dépassé même — 4400 m. À cette altitude, l'air raréfié fait perdre à nos autochenilles une bonne moitié de leur puissance. Nous ne progressons qu'à grand-peine le long de ce sentier de montagne, qui n'a jamais été prévu — et pour cause ! — pour la circulation automobile.

Voici des mois, nous avons quitté Beyrouth pour tenter de rejoindre Pékin en traversant tout le continent asiatique. Nous avons laissé derrière nous le Liban, l'Arabie, la Perse, l'Afghanistan et le nord de l'Inde. Nous avons connu bien des aventures, de quoi écrire des dizaines de romans ! Pourtant, malgré bien des ennuis et d'innombrables vicissitudes, à ce jour nous ne nous sommes jamais perdus. Il faut dire qu'Heinrich et moi-même sommes de fameux navigateurs.

Sinon comment aurions-nous pu retrouver notre chemin dans les déserts d'Arabie ou sur les hauts-plateaux afghans, quand la piste s'évanouit dans les sables et qu'il ne reste pour se guider que la bonne vieille boussole et les étoiles ?

Ce qui nous arrive maintenant est d'autant plus incompréhensible. Le soir à l'étape, sous la tente, Heinrich refait ses calculs tandis que de mon côté je refais les miens. Mais nous avons beau faire, impossible de détecter la moindre erreur. Nous sommes tentés de remettre en cause le bon fonctionnement de l'altimètre, mais une simple estimation du trajet parcouru depuis Koragbal et des pentes que nous avons franchies vient confirmer toutes nos mesures.

Heinrich a proposé de faire demi-tour, mais j'ai refusé catégoriquement. À quoi cela nous servirait-il de revenir à Koragbal, notre point de départ, alors que nous sommes certains de ne pas avoir emprunté de mauvaise route ? Nos deux autochenilles avancent gaillardement, le moral des hommes est au plus haut, et nous disposons de suffisamment de vivres pour tenir un mois : aucune raison, vraiment, d'abandonner notre périple à travers l'Himalaya !

Heinrich — toujours lui — a suggéré qu'au moins on s'arrête et qu'on établisse un campement provisoire, le temps de faire le point et de recevoir par radio d'éventuelles directives de notre président Jean Turpin-Audouard. J'ai objecté que ce serait une perte de temps inutile, et qu'on pouvait aussi bien recevoir des communications radio tout en continuant d'avancer vers la Chine, qui reste notre but ultime, il ne faudrait quand même pas l'oublier ! Heinrich n'a su que répondre et m'a regardé d'une façon que je n'hésiterai pas à qualifier de désagréable.

Il faudra que je signale son cas à notre président. Ce n'est pas le fait qu'il soit Allemand — quoique je n'aie jamais caché mon hostilité à voir confier l'intendance de l'expédition au directeur de notre filiale de Munich (quelle idée ridicule !) — mais le succès de notre entreprise ne saurait dépendre des caprices d'un tel personnage, n'est-ce pas ?

Après tout, la dernière guerre, ce sont bien eux qui l'ont perdue, non ?

altitude 4800

Cet après-midi nous avons failli perdre Éclair de Lune, l'une de nos autochenilles.

Nous devons franchir un pont de bois suspendu au-dessus d'un ravin vertigineux (comme le sont tous les ravins de ce côté-ci des hauts-plateaux), mais il paraissait évident que jamais il ne supporterait le poids de nos deux véhicules, ni même celui d'un seul, chargés comme ils le sont de tout notre matériel et des vivres.

Heinrich a sorti son carnet et perdu un temps excessif — comme d'habitude — en calculs vains et mesures superflues. Il a tourné autour du pont en se grattant le menton, tâté du bout du pied le tablier de rondins, examiné d'un œil critique les câbles en corde de chanvre.

« Ça passera, a-t-il fini par dire, comme à regret. Mais un seul véhicule à la fois, complètement déchargé et sans homme à bord.

– Il t'a vraiment fallu *tout* ce temps pour arriver à cette conclusion ?

Il m'a regardé d'un œil torve et bovin — un regard d'Allemand ! « Désolé, Jacques, mais la sécurité avant tout. Pas question de jouer avec la vie de nos hommes. »

Je me suis emporté : « Qui parle de jouer avec la sécurité de nos gars ? Ce que je te reproche, c'est d'avoir perdu deux heures pour rien ! Un enfant de quatre ans aurait vu tout de suite que ce pont ne pouvait supporter le poids d'une autochenille chargée !

Il m'a dévisagé d'un air mauvais, puis s'est tourné vers les mécaniciens et leur a ordonné de décharger les véhicules. Une fois les autochenilles vidées — non sans peine — de leur encombrant chargement, les mécaniciens et les porteurs gourais ont commencé à tirer la première d'entre elles au-dessus du vide à l'aide de câbles d'acier et de cordes. Mais soudain, au beau milieu du pont, la direction — qui avait été bloquée pourtant (du moins c'est Heinrich qui s'en était assuré) — a tourné d'un coup et le véhicule est venu taper contre le garde-fou. Heinrich

a poussé un juron dans son patois germanique natal : une roue se retrouvait suspendue au-dessus du vide ! Stupéfaits, les hommes se sont arrêtés de hâler le véhicule. Heinrich, la bouche ouverte, contemplait la scène sans esquisser un geste, comme paralysé par l'imminence du désastre.

Furieux devant tant d'incompétence, je me suis élancé sur le pont. J'ai bondi au volant d'Éclair de Lune et redressé la direction dans le bon sens.

« Allez ! ai-je hurlé aux mécanos et aux porteurs. Tirez, bandes d'abrutis ! »

En deux temps trois mouvements l'autochenille fut hissée jusqu'à l'autre rive, et c'est sous les acclamations que je suis finalement sorti de la cabine.

« Espèce de cinglé ! s'est écrié Heinrich. Le pont aurait pu céder sous ton poids ! Tu aurais été bien avancé, hein ? »

Je l'ai regardé, un sourire narquois au coin des lèvres.

« À l'autre maintenant, ai-je dit aux hommes. Assez perdu de temps : la Chine nous attend !

– Hourrah ! Hourrah ! » ont crié les mécaniciens. *Les bons enfants*, ai-je pensé. *Avec eux, nous irons jusqu'au bout du monde.*

Assis sur un rocher, à l'écart des autres, Heinrich ruminait de sombres pensées.

Tant pis pour lui. Qu'il fasse la tête, cet imbécile. Les hommes ont compris qui est le chef, maintenant !

altitude 5200

La route continue de monter, c'est incompréhensible. Quand donc arriverons-nous au col de Bourzil ? Ou à n'importe quel autre col, d'ailleurs ? Parfois la route cesse de tourner et une longue pente rectiligne, grimpant jusqu'aux nuages, semble nous indiquer le chemin du ciel...

Nous avons de plus en plus de difficultés à recevoir les messages radio. Des grésillements insupportables parasitent les communications, quand ils ne les interrompent pas, tout simplement ! Du moins, c'était vrai jusqu'à hier soir. Depuis ce matin, en effet, nous avons beau balayer toutes les fréquences, nous ne recevons plus rien hormis une sorte de chant tibétain très pur, débarrassé de tout grésillement, une voix profonde et grave de moine bouddhiste sur le chemin du nirvana.

Lebreton, notre opérateur radio, ne cache pas son inquiétude.

D'accord, je veux bien que ces sauvages disposent d'une station émettrice et diffusent leurs programmes comme les Blancs...

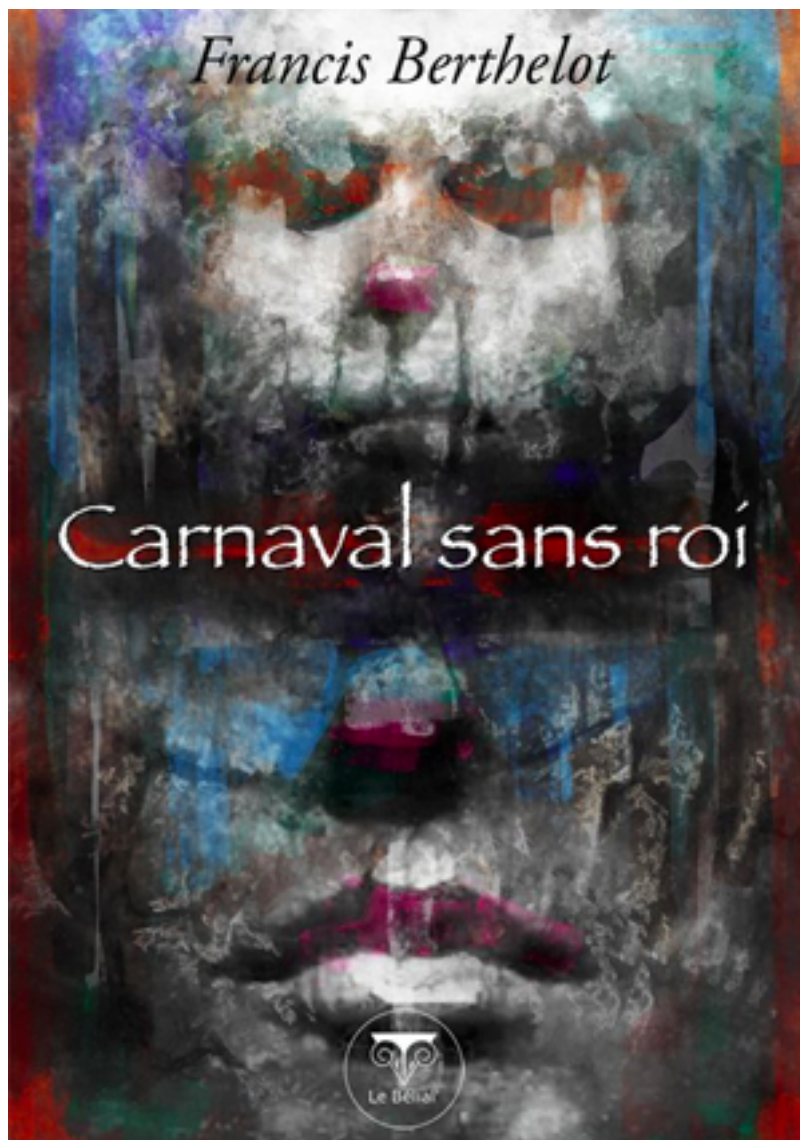
« Voyons Lebreton, intervient Heinrich, ce ne sont pas des sauvages. Les Tibétains sont les héritiers d'une grande civilisation plusieurs fois millénaire, et... »

– Ne vous fâchez pas, monsieur. Je ne voulais pas dire que ces faces de citron n'avaient pas le droit de singer les Européens. Non, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi nous ne recevons que ce truc sur toutes les fréquences et toutes les gammes. C'est quand même pas normal, non ?

– En tout cas, c'est beau ! s'extasie Lecorju, le cuistot, un peu mystique sur les bords. On dirait la voix d'un ange... »

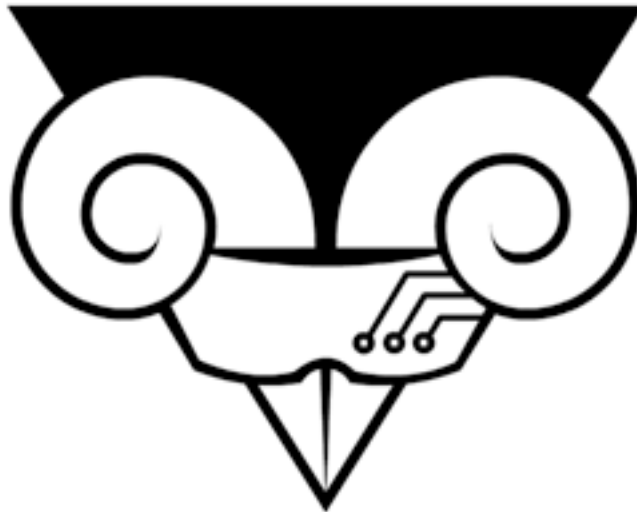
Il est temps d'arriver quelque part. Je ne sais pas où, mais quelque part. Un endroit où il serait bon de faire escale : une ville, un village, un hameau, ou ce fameux col de Bourzil. Sinon je crois que les hommes vont commencer à perdre la raison. Comme il est écrit dans les livres : « Il n'est pas bon quand on part en voyage de ne jamais atteindre l'étape... »

altitude 6200



Carnaval sans roi
Le nouveau roman de Francis Berthelot

Disponible en numérique chez [e-Bérial](#)



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le vingt-deuxième livre numérique des Éditions du Bérial'
et a été réalisé en avril 2011 par Clément Bourgoïn
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-009-0).